

CADRE EPISTEMOLOGIQUE D'UNE SÉMIOTIQUE GENERALE

Pour le philosophe ALAIN (1868-1951) : « *Qui n'a pas réfléchi sur le langage n'a pas commencé à philosopher.* » Il traduit l'importance et la complexité du langage. Le langage est important dans le processus qui fait passer l'Homme de l'état de « Nature » à celui d'un « être social ». A travers le langage, sa conscience du monde s'exprime. Il donne sens à son individualité face au monde et face à autrui. Ainsi, le langage est le moyen par lequel l'individu instaure une relation avec autrui et avec le monde.

Le développement du langage est si inextricablement lié à celui de la personnalité de chaque individu, du pays natal, de la nation, de l'humanité, de la vie même, que l'on peut se demander s'il n'est qu'un simple reflet ou s'il n'est pas tout cela : la source même de leur développement.²²

La réflexion sur l'étude du langage dans la culture philosophique est tout aussi bien moderne qu'antique. L'Histoire des Idées est aussi l'Histoire des réflexions sur le langage. C'est ce que nous montre les auteurs de *Linguistique Française*. Ils affirment qu'il ressort, de la volonté d'appréhender le langage en dehors des références mythiques ou religieuses, deux points de vue : « *...le point de vue rhétorique, lié à l'émergence de la sophistique, et le point de vue logique.* »²³ La perspective rhétorique a sa source dans l'histoire de l'argumentation.

En effet, à partir de 450 avant J.C. Athènes devint la capitale culturelle du monde grec. La philosophie y jouait un rôle important. Les débats philosophiques étaient houleux sur la place de l'*Agora*. L'art de persuader avait autant de valeur que l'art de faire la guerre. Le rejet de la mythologie en tant que force organisant tout l'univers laissa place au *scepticisme*. Les sceptiques affirmaient haut et fort que rien n'est vrai et qu'on

²² Louis Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage suivi de La structure fondamentale du langage*, Nouvelle édition., Paris, Éditions de Minuit, 1971, p. 10.

²³ Jean-Louis Chiss, Jacques Filliolet et Dominique Maingueneau, *Linguistique française: initiation à la problématique structurale*, Paris, Hachette, 1992, p. 16.

ne peut parvenir à des vérités générales. Sur cette vision de la vérité, s'organise le sophisme comme art de « vaincre » par des propos persuasifs.

La *maïeutique*, en tant que technique sera utilisée par Socrate pour éprouver les sophistes. L'esprit humain est capable d'« enfanter » des Vérités qui soient valides tant en deçà qu'au-delà du Kilimandjaro. Platon à travers la *dialectique*, insistera sur la dynamique de la Vérité. La Vérité se bonifie dans un processus qui la fait passer par des stades : de thèse, d'antithèse, de synthèse pour une nouvelle thèse. Les théories d'Aristote changent radicalement la pratique argumentative. La *rhétorique* se veut description de l'activité argumentative. Elle définit dans le discours ce qui « persuade ». L'histoire de l'argumentation va continuer de s'enrichir de théories et de modèles.

Il s'est développé un ensemble de réflexions sur l'organisation logique de la phrase : la grammaire. Il s'agit de réfléchir sur l'ensemble des règles et des normes qui président à la construction des phrases. *La grammaire générale et raisonnée de Port Royal* insiste sur le rapport entre logique et grammaire. LANCELOT et ARNAULD recherchent dans cet ouvrage les principes communs à toutes les langues. Ils partent du principe que les langues dans toutes les cultures ont un fondement commun : elles servent à la communication. La communication s'opère par la parole. Le fondement de la parole est d'imiter la pensée ou d'offrir une représentation de cette pensée. La pensée est universelle, atemporelle et antérieure à la langue. La langue apparaît donc comme une représentation de cette pensée logique.

Ainsi, la grammaire vient rendre compte de la logique qui organise notre relation au monde à travers les langues. « *Cela explique l'intérêt porté à cette époque à l'origine des langues, au mythe d'une langue originelle dans laquelle le langage aurait coïncidé parfaitement avec la pensée.* »²⁴ On aboutit à un dynamisme des recherches comparant les langues entre elles : le comparatisme. La perspective comparatiste engage la Linguistique dans une relation à l'Histoire.

Cependant, pour Ferdinand de SAUSSURE la linguistique à travers l'étude du signe verbal doit être un modèle pour l'étude de tous les systèmes signifiants : « *On peut*

²⁴ *Ibid.*, p. 18.

donc concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale ; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale : nous la nommerons sémiologie (du grec sêmeïon, signe). »²⁵

Patrice MANIGLIER commentant SAUSSURE affirme : « La « linguistique générale » sera coextensive d'une dissolution de la linguistique comme science autonome dans un ensemble plus vaste, la sémiologie, et c'est parce qu'elle ne s'y résout pas qu'elle échoue aussi obstinément à se constituer. »

Aussi, FONTANILLE en parlant du rapport de la sémiotique aux sciences humaines affirme ce qui suit :

La sémiotique devrait occuper à l'égard des sciences humaines la place que la langue, selon HJELMSLEV, occupe vis-à-vis des autres systèmes sémiotiques, et qui repose sur sa capacité à assurer la *tractabilité* entre les autres systèmes. Cette conception était également celle de Greimas qui assignait à la sémiotique la tâche de proposer aux sciences humaines un méta-langage cohérent puisque la sémiotique se veut une théorie de *la* signification et que les sciences humaines, sous un rapport ou sous un autre, explorent *tel* ou *tel* ordre de signification. Dans ce cas, la fonction de la sémiotique n'est pas de dicter aux sciences humaines leurs hypothèses : elle se soucie seulement d'établir les conditions d'une « bonne » communication entre sémiotique générale et sémiotique singulières.²⁶

De fait, la notion de « signe » est le concept clé qui permet d'étudier tous ces systèmes signifiants. Cette notion est au fondement de la recherche sémiotique. Connaître les modes de fonctionnement du signe c'est accéder à la signification du langage verbal aussi bien que du langage non verbal. C'est pouvoir étudier, dans leurs diversités, les actes autant que les pratiques. Dès lors, on peut poser à juste titre les questions suivantes : qu'est-ce que le signe ? quelle théorie de la signification pour appréhender les modes d'existence du signe ?

La réflexion moderne sur cette question ne peut se faire en éludant trois grands théoriciens : PEIRCE, SAUSSURE et HJELMSLEV. Ces trois grands théoriciens ont

²⁵Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*,

<https://arbredor.com/ebooks/CoursLinguistique.pdf>, p.22, En ligne (consulté le 15/02/2019)

²⁶ Jacques Fontanille, Claude Zilberberg, *Tension et signification*, Sprimont, Mardaga, 1998, p. 41-42.

eu une influence décisive sur la pensée sémiotique moderne. Présenter la pensée de ces théoriciens sera le prétexte de montrer quelques courants sémiotiques.

I.1. LA PERSPECTIVE PEIRCIENNE DU SIGNE

Charles SANDERS PEIRCE apparaît comme l'un des plus grands théoriciens du signe. La vision du signe chez PEIRCE s'inscrit dans une démarche philosophique. Cela parce que ses travaux insistent sur l'aspect cognitif et logique du signe. Pour lui, le signe est l'unité qui structure toutes nos capacités cognitives. De ce point de vue, le signe peut être verbal et/ou non verbal. Le signe peircien est dit triadique :

Car, les signes ne sont pas donnés par l'union de deux seules composantes (signifiant et signifié, expression et contenu, comme le prescrivait le modèle linguistique de SAUSSURE et HJELMSLEV) ; ils se donnent au contraire dans la relation de trois éléments : un objet dynamique qui déclenche la sémiosis (ce qui pousse un sujet à s'exprimer), un signe qui la « rend manifeste » (signe verbal, iconique, gestuel...) et un interprétant.²⁷

Joël RHETORE parlant de PEIRCE, affirme :

C'est un inclassable, qui a fait, essentiellement, une carrière scientifique comme géodésiste et métrologue (pendant au moins 21 ans), mais qui est davantage connu pour avoir initié, au sein du Club Métaphysique de Cambridge, le mouvement philosophique connu sous le nom de pragmatisme, dont il est volontiers affirmé qu'il est le premier mode de pensée typiquement américain, et qui n'est rien d'autre qu'une théorie générale de la construction du sens.²⁸

Le signe chez PEIRCE est aussi qualifié de pragmatique. Du fait de l'importance accordée à l'interprétation, celui qui pose l'acte d'interprétation du signe (l'interprétant) est une valeur essentielle à considérer dans le procès de signification. Ainsi :

²⁷ Dominique Ducard et al., *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris, Besançon, H. Champion, Presses universitaires de Franche-Comté, 2009, p. 99.

²⁸ *Ibid.*, p. 29.

C'est une théorie fondamentalement dynamique et relationnelle, qui fait une place nécessaire à la dimension de l'interprétation du signe : car sans interprétant (à son tour signe éventuel pour un autre interprétant), ce dont l'analyse croit pouvoir **parler** n'a pas statut de signe pour un autre que lui. Mais cet interprétant n'est pas une simple « traduction » générale du signe : il vise à saisir une relation, celle du signe avec son objet, le tout (objet, signe, interprétant) constituant une triade.²⁹

Pour Charles Sanders PEIRCE, la Sémiotique fait partie de la Logique :

En tant que savant, Peirce est surtout un logicien qui a pour problème essentiel de cerner les conditions de vérité des assertions à caractère scientifique et, au-delà, de construire une théorie des conditions de la connaissance. Dans ce sens, la sémiotique qu'il veut promouvoir est assimilée par lui à la logique. Pour lui, en effet, « la logique, dans son sens général (...), n'est qu'un autre nom de la sémiotique [semeiotic] (...), la doctrine quasi-nécessaire ou formelle des signes ». Elle a pour objet « de déterminer ce que doivent être les caractères de tous les signes utilisés par une intelligence 'scientifique', c'est-à-dire une intelligence capable d'apprendre par expérience »¹⁵. La sémiotique, tout comme la logique, est formelle dans la mesure où elle se pose des questions du genre : comment les choses se présentent-elles à nous comme signes ? Ou : comment les choses sont-elles interprétées en tant que signes ? En quelque sorte, la sémiotique s'intéresse aux manières d'être des signes pour une « intelligence scientifique » conçue comme l'instance de l'interprétation qui, en fin de compte, dégage des lois (l'« interprétant final », selon Peirce) à partir de l'accumulation d'expériences particulières.³⁰

Cette perspective sémiotique conçue en rapport avec une approche philosophique du signe est celle que suivra Umberto ECO.

Pour ECO, la signification et l'interprétation sont toujours liées. Le signe, lui-même dynamique, ne prend du sens que parce qu'il y a un interprétant. Et cet interprétant investit dans le signe un « certain » sens. Alors peut-on faire dire n'importe quoi à un signe donné ? Pour répondre à cette question, ECO développe les notions d'« *intensio operis* »³¹, d'« *habitudes interprétatives* » et d'« *encyclopédie* ».

²⁹ *Ibid.*, p. 30.

³⁰ Ahmed Kharbouch, « *La sémiotique de Peirce et la sémiologie de Saussure* », Actes Sémiotiques [En ligne], 117, 2014, consulté le 03/10/2019, URL : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/5218>

³¹ Il y a d'autres intentions dans l'œuvre : – **Intention auctoris** (= intention de l'auteur) : il s'agit de la part d'investissement de l'auteur voire de messages. Au mieux le message est banal au pire contre-productif. **Intention lectoris** (= intention du lecteur) : c'est la reconnaissance du fait que le lecteur

L'*intentio operis* (intention de l'œuvre) rend compte du fait que l'œuvre est « un produit dont le sort interprétatif doit faire partie de son propre mécanisme génératif »³². C'est dire que l'œuvre possède une logique d'organisation qui fait qu'elle échappe à la fois aux intentions d'interprétations de l'auteur (*intentio auctoris*) et du lecteur (*intentio lectoris*). Saisir l'*intentio operis* de l'œuvre finit par créer dans la communauté des lecteurs de cette œuvre des « habitudes interprétatives ». Ces habitudes interprétatives deviennent des faits culturels. En tant que faits culturels, ils prennent place dans l'« encyclopédie ». Ce concept est une utopie. Il exprime l'idée que tous les faits culturels d'une communauté sociale pourraient être stockés dans ce qui serait une sorte d'encyclopédie. Partant de cela, « ... on ne peut pas faire dire n'importe quoi à un signe donné ; toutefois, la nécessité et la multiplicité des signes possibles laissent une marge de jeu au sens, dans lequel les interprétations varient et se diversifient. »³³

Cette position est critiquée et rejetée par plusieurs auteurs. Antoine COMPAGNON la commente en ces termes :

RICOEUR, cherchant à réconcilier tout le monde, parle même d'« intention du texte », comme Umberto ECO introduit, entre l'intention de l'auteur et l'intention du lecteur, l'*intentio operis* (Eco, p.29). Mais ces attelages curieux- « intention du texte », *intentio operis*, sont des solécismes, en rupture avec la phénoménologie à laquelle ils feignent d'emprunter le terme intention, puisque, pour celle-ci, intention et conscience sont fondamentalement liées. Comme le texte est sans conscience, parler d'« intention du texte » ou d'*intentio operis*, c'est réintroduire subrepticement l'intention d'auteur comme garde-fou de l'interprétation, sous un terme moins suspect ou provocateur.³⁴

est en droit de projeter ses propres fantasmes et préoccupations dans l'œuvre. Il peut comprendre de travers mais cela peut être productif et cela fait partie de la réception de l'œuvre. Il peut exister des contre-sens bien-fondés.

³² Driss Ablali et Dominique Ducard (dir.), *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris : Honoré Champion / Besançon : Presses universitaires de Franche Comté, coll. "Lexica, mots et dictionnaires", 2009, p 98

³³ D. Ducard et al., *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, op. cit., p. 101.

³⁴ Antoine Compagnon, *Le démon de la théorie: littérature et sens commun*, Paris, Éd. du Seuil, 1998.p.96

Le fait est que Sanders PEIRCE et Umberto ECO se rejoignent sur une conception du signe qui se veut Pragmatique. Le signe n'a de valeur que parce qu'il intègre dans le calcul interprétatif un sujet qui pose l'acte d'interprétation.

I.2. LA PERSPECTIVE SAUSSURIENNE DU SIGNE

Nous présenterons la pensée de Ferdinand de SAUSSURE concernant le signe à travers sa critique de la dimension ontologique du problème du langage et sa thèse sur la nature double du signe.

I.2.1. LA DIMENSION ONTOLOGIQUE DU PROBLEME DU LANGAGE

Les travaux de SAUSSURE interrogent la tradition des études linguistiques de son temps. Cette tradition linguistique révèle l'importance accordée aux questions historiques. En effet, les recherches linguistiques portaient sur l'étude historique des langues. La question essentielle était d'étudier l'évolution d'une langue donnée à travers le temps. De plus, les linguistes s'interrogeaient sur les questions liées à la genèse des langues, et à leurs parentés. Cette perspective historico-génétique entravait le projet de la linguistique de se constituer en discipline scientifique.

Pour SAUSSURE la langue est un tout suffisant en lui-même pour être l'objet d'étude. C'est dire que l'on peut étudier la langue dans une autre perspective que diachronique. Au lieu de se consacrer entièrement à l'étude de la dimension temps/langue, la linguistique devrait se centrer sur l'étude du langage. Ainsi, la question serait l'étude des invariants propres au langage, invariants, qui permettent aux langues d'exister. Cette vision porte sur l'étude d'une langue à un moment précis de son évolution. Elle est qualifiée, de ce fait, de synchronique.

Ferdinand de SAUSSURE montre qu'une telle étude est faisable dans son mémoire intitulé : *Mémoire sur le système des voyelles dans les langues indo-européennes*. Pour Patrice MANIGLIER :

... la réflexion de Saussure sur la linguistique ne s'inscrit pas dans un projet « épistémologique » de fondation d'une théorie scientifique, mais « ontologique » de mise en évidence des problèmes d'une discipline qui n'arrive précisément pas à se constituer comme scientifique parce qu'elle ignore qu'elle est confrontée à un objet dont le mode d'être est singulier.³⁵

En effet, cette approche linguistique pose le problème de l'étude du langage à travers l'étude des langues. La réponse de SAUSSURE passe par une hypothèse forte. Cette hypothèse conçoit la langue comme : « ... *entités mentales déposées dans l'esprit du sujet parlant et classées par lui, intégrée à un modèle précis du fonctionnement grammatical qui se veut plus adéquat aux phénomènes du langage.* »³⁶ Une telle hypothèse accorde aux processus langagiers une valeur prépondérante vis-à-vis de la fonction de communication assignée à la langue.

Ainsi, le langage apparaît comme un ensemble de potentialités qui s'actualisent dans des usages notamment les langues, aussi bien chez l'individu que dans une communauté donnée.

Dès lors, le problème de la genèse de ces pensées, aussi bien dans l'histoire collective que dans l'apprentissage individuel, est un problème inévitable. C'est à lui que prétend répondre la thèse selon laquelle les formes de la langue sont des signes...³⁷

Le « signe » est comme l' « unité » par laquelle le langage s'exprime. Dans ces conditions, la dimension ontologique du langage apparaît avec acuité. On la questionne assez clairement en ces termes : qu'est-ce que le signe ?

³⁵ Patrice Maniglier, *La vie énigmatique des signes: Saussure et la naissance du structuralisme*, Paris, Éd. L. Scheer, 2006, p. 24.

³⁶ *Ibid.*, p. 25.

³⁷ *Ibid.*

La définition traditionnelle du signe dit : c'est ce qui est mis à la place de quelque chose d'autre. Ainsi, le signe est-il la manifestation (présente) d'une autre réalité (absente). Exemple, la fumée exprimant la présence d'un feu.

Pour SAUSSURE la nature du signe est plus complexe que cela : « *les signes ne sont pas des associations entre deux choses déjà données, mais des choses doubles, éternellement doubles.* »³⁸ Cette conception dyadique du signe est une nouvelle thèse sur l'ontologie du signe.

I.2.2. LE SIGNE DYADIQUE

Le signe chez SAUSSURE présente certaines caractéristiques qui sont : son immatérialité et son caractère double.

Ferdinand de SAUSSURE expose sa vision du signe, en remettant en cause l'idée que la langue serait une entité matérielle. L'acte de parler se voit à travers certaines manifestations phonologiques. Pour certains linguistes cette caractéristique témoigne de la réalité physique de la langue. La critique de SAUSSURE consiste à :

... montrer que les approches théoriques du langage qui prétendent en faire un objet concret présupposent en réalité l'existence des langues, bien qu'elles ne s'aperçoivent pas de cette « opération subreptice », parce qu'elle est l'opération même des sujets parlants de tous les jours.³⁹

En effet, SAUSSURE présente la dualité comme la première propriété du langage. Le fait linguistique montre une sorte de matérialité à travers l'écriture et l'acte phonatoire (acte de parler). En réalité, on ne peut considérer ces manifestations physiques comme des langues sans leur adjoindre la notion de signification : « *Une langue existe si à m+e+r s'attache une idée.* »⁴⁰. Une suite de son n'est pas une langue si on ne peut lui adjoindre une signification. Pour SAUSSURE sens et signification sont

³⁸ *Ibid.*, p. 26.

³⁹ *Ibid.*, p. 73.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 75.

intrinsèquement liés. Pour parler de langue la réalité phonique doit être doublée d'un sens.

De plus, il fait remarquer que cette réalité phonique est elle-même duelle. Un son est le résultat de la superposition de deux réalités : c'est un fait physique qui résulte d'une prédisposition physiologique. Ainsi, la production du son des langues naturelles sollicite une grande quantité d'organes. En fait, le fonctionnement de l'appareil phonatoire humain repose sur l'interaction entre trois grandes classes d'organes : les poumons, le larynx, et les cavités supra-glottiques.

Cette dualité montre que la réalité physique ou acoustique est aussi une réalité psychique. Les sons montrent un état psychique. On peut exprimer des sentiments divers à travers les sons que produisent nos organes acoustiques. Germain KOUASSI nous donne quelques exemples de sons (interjections) qui dénotent d'un état cénesthésique.

APITO (A) : fonctionne souvent comme une imprécation surtout lorsqu'elle marque l'indignation ou le dédain et que la dernière syllabe porte l'accent d'intensité comme c'est le cas dans les deux occurrences de notre corpus.

EX.1 : Sur qui compter ? Avec qui mener le dur combat de la libération ? Des bavardages politiques, diplomatiques... Apitôooo ! Apittôooo ! Fia...fia... (...) Bavardages au sommet ! Radotages présidentiels ! Bavardages ministériels de ministres muets ! Muselés et musclés. Tous des putes dorées (Silence p.278) ⁴¹

De ce qui précède, on peut affirmer ce qui suit :

Il est de la phonologie comme il est de la linguistique et comme il en sera de toute discipline ayant le malheur de courir sur deux ordres de faits séparés où la corrélation seule crée le fait à considérer. De même que nous affirmerons ailleurs qu'il est grandement illusoire de supposer qu'on peut discerner en linguistique un premier ordre : SIGNIFICATION, par la simple raison que le fait linguistique est fondamentalement incapable de se composer d'une seule de ces choses et réclame pour exister à aucun instant une SUBSTANCE, NI DEUX SUBSTANCES, de même le fait mécanique et le fait acoustique, situés chacun dans sa sphère ne représente le fait phonologique, dont nous sommes obligés de partir et auquel il

⁴¹ Germain Kouassi, *Le phénomène de l'appropriation linguistique et esthétique en littérature africaine de langue française: le cas des écrivains ivoiriens : Dadie, Kourouma et Adiaffi*, s.l., Editions Publibook, 2007, p. 88.

faut revenir ; mais que c'est la forme continue de leur corrélation que nous appelons fait phonologique. (ELG.238)⁴²

En réalité, le langage se meut dans de constantes corrélations qui impliquent chaque aspect de ses propriétés intrinsèques. C'est dans cet ordre d'idée que SAUSSURE introduit la notion de « signifiant » et de « signifié » pour définir le signe linguistique. Ainsi : « *Les notions de signifiant et de signifié ne peuvent être comprises que comme des conséquences de cette intériorisation de la dualité dans le signe lui-même.* »⁴³

Cela dit : « *Le signe linguistique repose sur une association faite par l'esprit entre deux choses très différentes, mais qui sont toutes deux psychiques et dans le sujet : une image acoustique est associée à un concept.* »⁴⁴ En fait, à cette « image acoustique » correspond le « signifiant » et au « signifié » le « concept ». Cependant, il faut faire remarquer que l'expression « image acoustique » dans l'entendement de SAUSSURE ne désigne pas la réalité physique du son. Ce n'est pas la réalité phonique produite par l'« acte de parler ». Mais plutôt, la trace que laisse le son dans notre conscience : « *L'image acoustique n'est pas le son matériel, c'est l'empreinte psychique du son. Concept : spirituel / Image acoustique : matérielle (au sens de sensorielle, fournie par les sens, mais pas de physique).* »⁴⁵ Une telle approche du signifiant est concordante avec le caractère immatériel du signe énoncé plus haut.

Le langage est phonatoire et sémantique, individuel et social, synchronique et diachronique : sa seule propriété empirique évidente, c'est d'être multiple et divisé, « hétéroclite » comme le dira SAUSSURE, de ne pouvoir être réduit à un seul plan phénoménal.⁴⁶

Cette perspective d'étude va inaugurer les recherches en linguistique moderne. Les travaux du danois Louis HJELMSLEV vont s'inscrire dans cette perspective.

⁴² P. Maniglier, *La vie énigmatique des signes, op. cit.*, p. 79.

⁴³ *Ibid.*, p. 239.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*, p. 79.

I.3. LOUIS TROLLE HJELMSLEV ET LE DEDOUBLEMENT DU PLAN DU SIGNE

Cette présentation de la vision du signe hjelmslevien met en relief l'idée du dédoublement du plan du signe. Cette vision du signe repose chez HJELMSLEV sur la nécessité de construire une théorie générale du langage.

I.3.1. DE LA NECESSITE D'UNE THEORIE DU LANGAGE

Dans, *Prolégomènes à une théorie du langage*, HJELMSLEV présente la nécessité d'une théorie du langage. Cette nécessité repose sur la valeur du langage dans la construction sociale et psychologique de l'individu :

Le langage est l'instrument grâce auquel l'Homme façonne sa pensée, ses sentiments, ses émotions, ses efforts, sa volonté, et ses actes, l'instrument grâce auquel il influence et est influencé, l'ultime et le profond fondement de la société humaine. Mais, il est aussi le dernier, l'indispensable recours de l'homme, son refuge aux heures solitaires où l'esprit lutte avec l'existence, et où le conflit se résout dans le monologue du poète et la méditation du penseur.⁴⁷

Pour HJELMSLEV, les réflexions traditionnelles en Linguistique ont échoué à décrire le langage. Ces réflexions accordaient une place trop importante au besoin de « ... comprendre la société humaine et de reconstituer les rapports préhistoriques entre peuples et nations. »⁴⁸

Cette perspective linguistique négligeait, pour HJELMSLEV, la question essentielle de la nature du langage.

Pour construire une linguistique, on doit procéder autrement. Celle-ci ne saurait être ni une simple science auxiliaire, ni une science dérivée. Elle doit chercher à saisir le langage non comme un conglomérat de faits non linguistiques (physiques, physiologiques, psychologiques), mais comme un tout qui se suffit à lui-même, une

⁴⁷ L. Hjelmslev , *Prolégomènes à une théorie du langage suivi de La structure fondamentale du langage*, *op. cit.*, p. 9.

⁴⁸ *Ibid.*

structure sui generis. Ce n'est que de cette façon que le langage en tant que tel pourra être soumis à un traitement scientifique et cesser de nous mystifier en se dérochant à l'observation.⁴⁹

La théorie du langage que propose HJELMSLEV se veut immanente. Elle porte sur l'étude des structures qui composent et fondent le langage. De ce point de vue, elle se rapproche des thèses de Ferdinand de SAUSSURE. HJELMSLEV le dit clairement : « *Un seul théoricien mérite d'être cité comme un devancier indiscutable : le Suisse Ferdinand de Saussure.* »⁵⁰

Une telle théorie du langage repose sur une hypothèse que le théoricien formule en ces termes :

Il semble légitime en tous cas de poser à priori l'hypothèse qu'à tout processus répond un système qui permette de l'analyser et de le décrire au moyen d'un nombre restreint de prémisses. Il doit être possible de considérer tout processus comme composé d'un nombre limité d'éléments qui apparaissent constamment dans de nouvelles combinaisons.⁵¹

La vérification de cette hypothèse apparaît comme le but de cette théorie du langage. L'objectif à long terme de cette démarche est de proposer aux sciences humaines une méthode scientifique qui permet de « *constituer l'humanisme en objet de science.* »⁵².

⁴⁹ *Ibid.*, p. 12.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 14.

⁵¹ L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage suivi de La structure fondamentale du langage*, *op. cit.* p.16

⁵² *Ibid.*, p. 17.

I.3.2. BASES ET ARTICULATION D'UNE THEORIE DU LANGAGE

La théorie du langage de HJELMSLEV, apparaît en réaction à une approche linguistique jugée traditionnelle. Cette linguistique privilégiait une approche historique et une comparaison génétique des langues. Une telle approche expose la discipline, selon HJELMSLEV, à un danger :

... Celui qui consiste à trop se hâter vers le but que se fixe la recherche et à négliger le langage lui-même, qui est le moyen d'y parvenir. Le danger réside en réalité dans le fait que le langage veut être ignoré : c'est sa destination naturelle d'être un moyen et non un but, et ce n'est qu'artificiellement que la recherche peut être dirigée sur le moyen même de la connaissance.⁵³

Le théoricien justifie le nom glossématique choisi pour définir cette approche du langage en ces termes : « *Une telle dénomination n'aurait pas été nécessaire si le terme de linguistique n'avait pas été employé abusivement pour désigner une étude erronée du langage à partir de points de vue transcendants qui ne sont pas pertinents.*⁵⁴

En somme, la glossématique demeure une approche linguistique. Cette approche intègre les thèses de Ferdinand de SAUSSURE à l'étude du langage. De ce point de vue, elle se veut moderne et se construit autour de concepts fondamentaux qui permettent « *de décrire non contradictoirement et exhaustivement des objets donnés d'une nature supposée.* »⁵⁵

La base théorique de l'approche de HJELMSLEV consiste en une réflexion sur les acquis de la linguistique. Partant de ces acquis, il entrevoit d'étudier des systèmes de significations autres que les langues naturelles. Le concept de « texte » désigne ces objets de natures variées qui se prêtent à une analyse sémiotique.

Ces connaissances concernent bien sûr les processus ou les textes d'où elles sont tirées ; mais ce n'est pas là leur intérêt unique et essentiel : elles concernent aussi le système, ou la langue d'après laquelle est construite la structure de tous les textes d'une même nature supposée, et qui nous permet d'en construire de nouveaux.

⁵³ *Ibid.* p.11

⁵⁴ *Ibid.*, p. 103.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 27.

Grâce aux connaissances linguistiques ainsi acquises, nous pourront construire, pour une même langue, tous les textes concevables ou théoriquement possibles.⁵⁶

Cette théorie du langage porte sur des textes dont l'analyse doit pouvoir mettre au jour les systèmes sous-jacents donnés comme réels et qui président à leur organisation. Il s'agit donc d'une description, que HJELMSLEV nomme « opération », des systèmes de signes. Cette opération :

... consiste donc en fait à enregistrer certaines dépendances ou certains rapports entre des termes que, selon l'usage consacré, nous appellerons les parties du texte, et qui existent justement en vertu de ces rapports et seulement en vertu d'eux.⁵⁷

La théorie hjelmslevienne porte sur l'étude des fonctions sémiotiques qui donnent sens aux objets et aux pratiques. La fonction sémiotique est une relation qui permet d'appréhender les différentes manifestations du signe. Les objets et les pratiques (les textes) ont une organisation interne (langue) que la réflexion sémiotique tente de saisir. En effet, texte et système sont intrinsèquement liés. Ainsi, « *Il est donc impossible d'avoir un texte sans qu'une langue le sous-tende.* »⁵⁸. La fonction sémiotique révèle l'existence de deux autres grandeurs (ou fonctifs) qui permettent de saisir le signe : expression et contenu.

Que l'on s'intéresse plus spécialement à l'expression ou au contenu, on ne comprend rien à la structure de la langue si on ne tient pas compte avant tout de l'interaction des deux plans. L'étude de l'expression et celle du contenu sont toutes les deux études de la relation entre expression et contenu ; ces deux disciplines se supposent mutuellement, sont interdépendantes, et les séparer serait une erreur grave.⁵⁹

Cette partition du signe en deux plans (le plan de l'expression et le plan du contenu) rappelle l'approche Saussurienne du signe. Cependant, HJELMSLEV prend soin de préciser ce qui suit :

⁵⁶ *Ibid.*, p. 27.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 43.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 56

⁵⁹ *Ibid.*, p. 96-97

La distinction établie par Saussure entre « forme » et « substance » n'a pourtant qu'une signification relative, c'est-à-dire qu'elle n'est légitime que du point de vue du langage. « Forme » signifie ici forme linguistique et « substance », comme nous l'avons vu, substance linguistique ou sens. Dans une acception plus absolue, les concepts de « forme » et de « substance » ont une portée plus générale mais ne peuvent être généralisés sans risque de rendre la terminologie obscure.⁶⁰

Pour COURTES :

... l'intérêt de l'hypothèse hjelmslévienne, la distinction proposée entre la forme et l'expression et celle du contenu autorise une étude séparée des deux plans du langage. Dans la perspective saussurienne, on l'a noté, aucune sémantique (au sens actuel) n'est possible ; tout au plus peut-on s'adonner à une lexicologie, celle-ci traitant du signifié sans pouvoir prendre quelque distance par rapport au signifiant : le contenu y reste lié à l'expression. (...) En dissociant les deux plans du langage, L. HJELMSLEV fait œuvre de novateur : il dégage la sémantique de son rapport au signe (linguistique), la rend donc autonome, la constituant, épistémologiquement, en discipline propre.⁶¹

⁶⁰ *Ibid.*, p. 103.

⁶¹ Joseph Courtés, *Analyse sémiotique du discours: de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette supérieur, 1991, p. 103.

I.4. DE L'ARTICULATION SEMIOTIQUE / PRAGMATIQUE

La perspective structuraliste qui entoure le projet sémiotique peut se résumer à cette formule énoncée par Algirdas GREIMAS : « Hors du texte point de salut ! ». Pour Jean-Marie FLOCH cette formule peut être considérée comme la devise des sémioticiens. Il s'agit d'affirmer à travers cette formule que la logique interne d'organisation des textes prime sur toutes autres déterminations exogènes. Ainsi, GREIMAS n'hésite pas à exprimer ses réserves quant à l'importance accordée à l'étude du contexte en pragmatique, du fait que la démarche pragmatique déborde souvent de l'étude du texte.

On admet généralement que la conception originelle de la pragmatique soit celle de l'utilisation des restes dont la sémiotique conçue à la manière viennoise (syntaxe et sémantique réunies) n'arrivait pas à rendre compte : ces origines "plébéiennes" justifieraient peut-être en partie l'absence d'une théorie générale explicative d'une masse de faits indiscutables et hétéroclites. On comprend aisément qu'un concours de circonstances – nous pensons plus particulièrement à la déception engendrée par les promesses non tenues de la grammaire générative, mais surtout à la crise épistémologique que nous vivons actuellement en sciences sociales – ait permis d'attribuer un contenu positif à ces restes, en revalorisant ainsi, de manière qui nous paraît excessive, le contexte aux dépens du texte, l'usage au lieu de la grammaire qui ne cesse pourtant pas d'exister pour autant.⁶²

Cependant, les faits témoignent des difficultés à rester dans l'immanentisme :

On pourrait penser que s'il est difficile de sortir de l'immanence pour se tourner vers la pragmatique, rester dans l'immanence ne devrait pas poser de problèmes, mais il n'en est rien. Les théoriciens qui se réclament de l'immanence éprouvent tout autant de difficultés à se tenir à l'intérieur du paradigme immanentiste que les théoriciens qui visent une approche pragmatique en rencontrent pour y échapper. Le monde des théoriciens est vraiment compliqué...⁶³

⁶² Algirdas Julien Greimas et Eric Landowski, « *Pragmatique et sémiotique* », Actes Sémiotiques, 1983, vol. 50, p. 03-19.

⁶³ Roger Odin, *Les espaces de communication: introduction à la sémio-pragmatique*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2011, p. 11.

Nous analyserons cette relation ambiguë qui lie la pragmatique aux autres composants de la théorie générale du langage.

I.4.1. DE L'IMMANENTISME ET DE LA PRAGMATIQUE

En réalité, la perspective immanentiste est au cœur de la réflexion sémiotique. Pour SAUSSURE la langue est un système autotélique. Il considère la langue comme un système formé de différentes parties en étroites relations. Ainsi :

L'affirmation de l'immanence des structures sémiotiques soulève alors un problème d'ordre ontologique, relatif à leur mode d'existence : tout comme autrefois on s'était interrogé, à propos de la dialectique, pour savoir si elle était inscrite « dans les choses » ou « dans les esprits », la connaissance des structures sémiotiques peut être considérée soit comme une description, c'est-à-dire comme une simple explication des formes immanentes, soit une construction, si le monde est seulement structurable, c'est à dire susceptible d'être « informé » par l'esprit humain.⁶⁴

La linguistique contemporaine qui sert de modèle pour la sémiotique générale se subdivise en trois branches : la phonologie, la grammaire (étude morphosyntaxique) et la lexicologie. Ces trois branches offrent différentes perspectives pour l'étude des structures de la phrase.

Cependant, force est de constater que le langage s'inscrit dans un processus de communication bien complexe. Ce processus déborde des structures internes du texte. Car, il y a une part importante d'information, pour ce qui est du langage verbal, qui n'est pas formellement exprimée dans la phrase. Cette dimension, le philosophe américain Charles Morris, dans la tripartition qu'il fait des disciplines qui traitent du langage, la nomme pragmatique.

... la syntaxe (très grossièrement, la grammaire, limitée à l'étude des relations entre signes), la sémantique (qui traite de la signification, définie par la relation de

⁶⁴ Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtés, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Classiques Hachette, 1979, p. 181.

dénotation entre les signes et ce qu'ils désignent) et enfin la pragmatique, qui selon Morris, traite des relations entre les signes et leurs utilisateurs.⁶⁵

La dimension pragmatique du langage introduit une réflexion sur ce que les usagers font du système qu'est la langue. En effet, si la langue est un mécanisme qui permet de produire du sens, c'est un fait que ce mécanisme est manipulé par des usagers. Ces usagers sont eux-mêmes « modelés » par leurs cultures respectives. Les linguistes tels que John Langshaw AUSTIN⁶⁶, John SEARLE⁶⁷, Oswald DUCROT⁶⁸, Dan SPERBER et Deirdre WILSON⁶⁹ ont mis en valeur des faits de langues qui montrent que l'interprétation d'un message varie en fonction de l'environnement linguistique. Ces faits de langue dits « pragmatiques » sont : l'énonciation, l'instruction et l'inférence.

Ces différents faits observables dans l'usage de la langue montrent que l'interprétation d'un énoncé doit tenir compte de dimensions extralinguistiques. Ainsi, l'analyse du contexte de communication fait apparaître des dimensions psychologiques et sociologiques qui sont bien souvent indispensables à la bonne interprétation des messages.

Les deux schémas ci-dessous, nous sont proposés par Jacques MOESCHLER et Anne REBOUL. Ils permettent de voir l'organisation et l'interaction entre la théorie linguistique et la théorie pragmatique.

⁶⁵Anne Reboul et Jacques Moeschler, *La pragmatique aujourd'hui : une nouvelle science de la communication*, Points 371 (Paris: Éd. du Seuil, 1998), p. 26.

⁶⁶ John Langshaw Austin, *Quand dire, c'est faire, (How to do things with words)*, Gilles Lane, Paris, Ed. du Seuil, 1991, 202 p.

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ Oswald Ducrot, *Le dire et le dit*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1984.

⁶⁹ Sperber Dan, Wilson Deirdre, *La pertinence : communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Gerschenfeld Abel, Paris, les Éd. de Minuit (coll. « Propositions »), 2009.

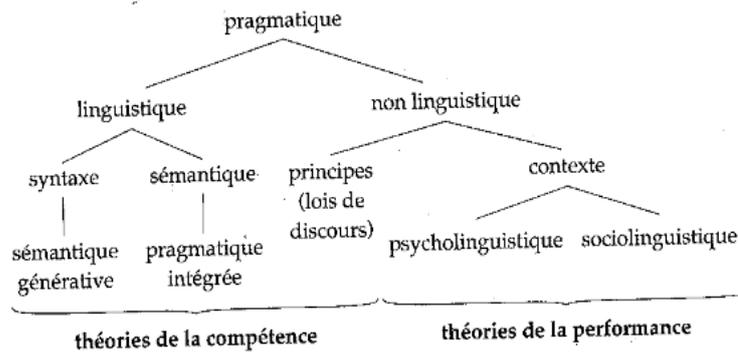


Figure I-1 : Les deux types d'aspects pragmatiques à l'intérieur de la théorie pragmatique⁷⁰

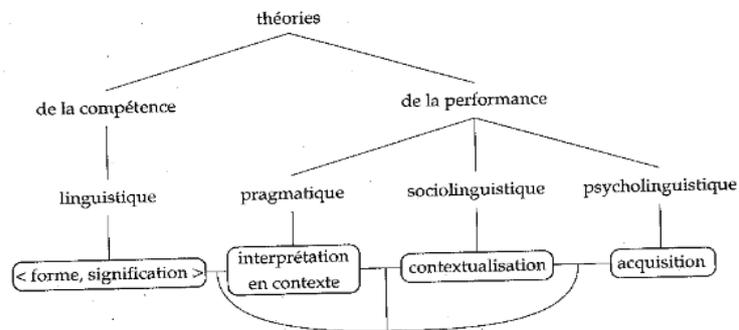


Figure I-2 : Objet de la théorie linguistique⁷¹

⁷⁰ Jacques Moeschler, Anne Reboul, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Ed. du Seuil, 1994, p. 17.

⁷¹ *Ibid.*

I.4.2. CRITIQUES ET PERSPECTIVES : DE LA RELATION SEMIOTIQUE / PRAGMATIQUE

Les 17 et 19 Novembre 1983 fut organisé à l'Université de Perpignan un colloque intitulé : « pragmatique et sémiotique ». Éric LANDOWSKI justifie ce rassemblement en ces termes :

Dans son souci de confrontation méthodologique, la sémiotique se devait de prendre position par rapport à l'une des voies de recherche actuellement le plus en vogue, en France comme à l'étranger dans le domaine des sciences du langage : la pragmatique. L'occasion en a été fournie tout récemment par l'initiative du professeur Gérard Deledale ...⁷²

A ce colloque GREIMAS proposa une communication qui analyse le rapport entre sémiotique et pragmatique. Avant de présenter le cadre théorique dans lequel doit évoluer cette relation, le théoricien présente les différences épistémologiques qui opposent sémiotique et pragmatique.

Premièrement, la critique de GREIMAS porte sur les origines de la pragmatique. Ces origines qu'il qualifie de « plébéiennes » justifie pour lui : « *peut-être en partie l'absence d'une théorie générale explicative d'une masse de faits indiscutables et hétéroclites* »⁷³. Cette critique fait référence aux courants sociolinguistique (John GUMPERZ⁷⁴, Dell HYMES⁷⁵, William LABOV⁷⁶...) et psycholinguistique (Elisabeth BATES⁷⁷, Dann SPERBER, Deidre WILSON⁷⁸...). Ces courants sont qualifiés de pragmatique non-linguistique. Car, ils accordent un rôle prépondérant aux structures psychologiques et sociales dans la détermination de l'énoncé. Pour GREIMAS ces

⁷² A.J. Greimas et E. Landowski, « Pragmatique et sémiotique », art cit.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ John J. Gumperz, *Sociolinguistique interactionnelle : Une approche interprétative*, Paris, Editions L'Harmattan, 2000, 243 p.

⁷⁵ Dell Hymes, *Foundations in Sociolinguistics: An Ethnographic Approach*, s.l., University of Pennsylvania Press, 1974.

⁷⁶ William Labov, *Sociolinguistique*, Paris, Les Editions de Minuit, 1976, 458 p.

⁷⁷ Elizabeth Bates, *Language and Context: The Acquisition of Pragmatics*, New York, Academic Press Inc, 1976, 389 p.

⁷⁸ D. Sperber, D. Wilson, *La pertinence, op. cit.*

approches valorisent : « ...de manière qui nous paraît excessive, le contexte au dépens du texte, l'usage au lieu de la grammaire qui ne cesse pourtant pas d'exister pour autant. »⁷⁹

Deuxièmement, GREIMAS considère que la pragmatique apparaît comme : « ... une querelle de famille positiviste qui ne peut nous [(les sémioticiens)] concerner »⁸⁰. En effet, la pragmatique accorde une place importante au débat portant sur la référence. Il s'agit selon John SEARLE, d'interroger la relation entre les mots et le monde.

En effet, l'objet premier de la théorie sémiotique n'est pas, pour nous, l'analyse de la référence -ni même de l'illusion référentielle-, mais la détermination des conditions de la production et de la saisie du sens, tant il est vrai que les "états des choses", aussi sophistiqués soit ils, ne rendront jamais compte, sans la participation active et primordiale du sujet, de la prise en charge, par l'homme, des significations du monde. C'est à partir des structures élémentaires de la signification que la sémiotique déduit une grammaire sémio-narrative susceptible d'engendrer des objets sémiotiques, "ces états de choses imaginaires" qui peuplent nos univers et nos cultures.⁸¹

Cependant, sémiotique et pragmatique s'accordent sur l'intérêt de la théorie de l'énonciation à travers les actes de langage dans la production du sens.

Il existe, heureusement, sous la dénomination de la pragmatique, un champ d'exercice tout différent et qui paraît beaucoup plus proche de nos préoccupations. D'inspiration plus directement oxonienne – on peut remarquer que les pragmaticiens de cette tendance se réfèrent constamment aux représentants de la philosophie du langage ordinaire tels que Grice et Searle, et non aux « représentationalistes » -, elle nous paraît plus familière ne serait-ce que parce que les acquis théoriques d'un Austin ont été depuis longtemps intégrés par Emile Benveniste sous la forme de réflexions sur l'énonciation et la mise en discours, dans l'ensemble de l'héritage saussurien. Pour le sémioticien qui considère spontanément l'énonciation – et non son simulacre dans le discours – comme un fait linguistique, la problématique des actes de langage ne peut être que bienvenue. Tout au plus peut-il regretter que les explorations souvent pertinentes qu'il rencontre à ce propos se situent par trop à la surface linguistique, ne permettant pas d'embrancher sur une typologie des compétences des sujets, parlants ou simplement

⁷⁹ A.J. Greimas, E. Landowski, « Pragmatique et sémiotique », art cit.

⁸⁰ *Ibid.*

⁸¹ *Ibid.*

agissants, étant donné surtout que dans d'autres domaines – ceux des présuppositions et des « implicatures », par exemple – la pragmatique est amenée à postuler l'existence d'un niveau de signification plus profond.⁸²

D'un point de vue épistémologique, GREIMAS considère que les défis auxquels sont confrontés sémiotique et pragmatique paraissent tout à fait les mêmes. En considérant l'évolution des perspectives de recherches en pragmatique, il prend soin d'interpeller les sémioticiens sur certains dangers qui guettent leur discipline.

Devant l'élargissement continu des champs problématiques et la prise de conscience des possibilités offertes à la démarche pragmatique, on assiste alors à une sorte de dissémination des recherches, les unes essayant d'occuper le terrain que voudrait se réserver la psychologie cognitive, les autres guignant du côté de la sociologie à la manière d'un Goffman. Victoire douteuse qui risque d'aboutir à la construction d'une sorte de psycho-socio-stylistique.

Le sémioticien peut le dire avec d'autant plus de sérénité qu'un danger comparable menace également sa propre discipline dont les ambitions, avec, de plus, la prise en compte de la dimension discursive du langage et l'intégration des sémiotiques non linguistiques, paraissent tout aussi démesurées. Dans un cas comme dans l'autre, on ne peut espérer s'en sortir que par l'élaboration d'une théorie générale du langage qui postulerait comme complémentaires et nécessaires les relations de la syntaxe et de la sémantique avec la pragmatique, tout comme la sémiotique essaie de concilier la grammaire sémio-narrative profonde avec la canonisation des procédures énonciatives de discoursivisation. C'est à ce prix seulement que la pragmatique et la sémiotique pourront remplir leur fonction ancillaire – la plus noble – en contribuant à la constitution des sciences sociales.⁸³

Ce texte de GREIMAS montre avec beaucoup de justesse à la fois l'état et l'avenir de la sémiotique. Ainsi, GREIMAS invite ses pairs à considérer ces deux disciplines, sémiotique et pragmatique, comme complémentaires. Cette complémentarité doit aboutir à la constitution de la sémiotique générale. Ainsi constitué, cette théorie générale doit permettre d'étudier tous les systèmes de signe. C'est en ce sens que la sémiotique méritera d'être « *la science des signes au sein de la vie sociale* ».

⁸² *Ibid.*

⁸³ *Ibid.*